

Je voudrais monter au paradis de Saint Martin



Lorsqu'il est parti, il y a de cela plusieurs étés, on m'a ôté la chair de ma chair. Et tous les ans, à chacun de ses retours et nouveaux départs, mes entrailles se déchirent pendant que nuit et jour, saigne mon cœur. Je n'envisage alors qu'un seul et unique remède à ce mal qui me ronge : aller le retrouver, l'embrasser, le serrer dans mes bras et sentir encore son odeur d'eau sauvage qui, compte tenu de son énième départ, s'évapore petit à petit des pièces de ma **Maison Carré(e)**...

Il a construit sa vie là-bas, à Saint Martin au pied d'une fontaine dans le but d'enseigner aux enfants. Et ma foi, je peux le comprendre car c'est tellement beau là-bas. Seconde bonne raison pour aller le rejoindre au plus vite !

Je décide donc de quitter mon purgatoire terrestre de la Place Ronde à Pontchartrain afin de gagner ce paradis à ciel ouvert. Je contourne le saut-de-loup et laisse de côté la **médiathèque** de Frontenac. J'entame la longue descente de la **Grande Rue** Sainte-Anne jusqu'au rond-point du château. Je longe le mur de pierres sèches du parc du château avant de passer devant sa majestueuse grille signée par le comte prussien Guido Henckel von Donnersmark. Puis je remonte la longue allée de Jouars, magnifique, bordée de platanes séculaires qui la séparent des terres agricoles de la plaine. Arrivée au hameau de Jouars avec son église du XI^{ème} siècle au clocher en forme de dôme, je



prends la voie gallo-romaine tout de suite à droite, après l'ancienne école. Et là... sous un ciel menaçant, mêlé de nuages variant du gris clair au gris foncé, s'ouvre un océan d'herbes, devenues folles par le vent et formant de hautes vagues dont les ondulations viennent mourir sur le chemin ! La **Fontaine Saint-Martin** est ici mais l'endroit reste désert à des kilomètres à la ronde : il n'est pas venu à mon rendez-vous !

Soudain, le ciel se fend d'éclairs à perte de vue jusqu'à Montfort l'Amaury, d'épouvantables grondements résonnent dans la plaine, la grêle se met à cingler mon visage et la force du vent finit par me déséquilibrer. Je cours, je pleure, je trébuche, je me relève et rejoins, haletante, le porche de l'église de Jouars dans laquelle je cherche à m'abriter mais dont la porte demeure inexorablement close, ce qui m'enrage... Faute de mieux, je m'assieds et me blottis dans un coin du porche alors qu'un véritable déluge s'abat sur le hameau. Je frissonne puis, je perds sens.

Je suis à l'intérieur d'une église qui m'est inconnue, contemporaine et à la nef moins profonde mais bien plus large que celle de Jouars et surtout, aux portes grandes ouvertes laissant pénétrer ainsi une intense luminosité. Surprise, je me lève de mon banc, m'approche doucement de la sortie pour découvrir, à l'extérieur de l'édifice, des palmiers au bas de quelques marches. Une plaque à proximité de l'entrée comporte l'inscription : ABRI PROTECTION PÉRIODES CYCLONES. Où suis-je ?

Il fait chaud. Si j'en crois le goût salé de l'air qui caresse mes lèvres, je marche vers la mer. La **Grande Rue** est étonnamment déserte : pas une âme qui vive sous ce soleil de plomb ! Me voici sur une jolie place colorée qui s'enroule autour d'un kiosque puis, sur un front de mer et une allée bordée de palmiers, le séparant d'un port accueillant d'immenses voiliers et yachts. Derrière moi, un fort perché sur une colline domine toute la baie aux eaux turquoise. À ma droite, un long filet d'eau s'échappe de la bouche d'une haute sculpture, avec à son pied, un ancien canon autour duquel un attroupement d'enfants s'est formé.

Il est là, debout parmi eux. Il leur explique que le Fort Louis a été construit en 1789 pour défendre les entrepôts de la ville, emplis des productions locales, contre les invasions anglaises. Ils sont là à boire ses paroles ; je suis là à vouloir m'élancer vers lui mais ils m'en empêchent, le serrant de trop près. Je l'appelle, je hurle son prénom...



Nous sommes maintenant entourés de végétation et de fleurs tropicales, au pied du Pic Paradis, sur une ancienne plantation de canne à sucre. À partir d'une **Maison Carré(e)** située en bordure d'un grand bassin d'eau douce, alimenté par une source qui jaillit de multiples fontaines, un petit ange me sourit et sa mère l'offre à mes bras. L'enfant pose sa tête au creux de mon cou. À cet instant, une forte émotion m'envahit : sa petite bouche mouille ma peau et son odeur délicate de bébé arrive jusqu'à mes narines. Je touche enfin l'ultime sensation d'être arrivée au Paradis des **Fontaine(s) Saint-Martin**.

« Maman ! Tu es avec nous ; tu sais, là où nous vivons aux Caraïbes, sur l'Île de Saint-Martin. Et nous sommes heureux de te présenter ton petit-fils. »

Je me réveille en sursaut ! pour... faire partager ce bonheur à tous les lecteurs des **médiathèque(s)** du réseau « Au fil des pages ».

